

## CHAPITRE PREMIER LA TORTURE D'IRÈNE

Toujours logique, souvent féroce, le Destin a de ces effroyables ironies.

Qui aurait pensé qu'une telle catastrophe allait bouleverser tragiquement et mystérieusement, entre autres vies, la vie du célèbre docteur Lourmel ?...

M<sup>r</sup> le professeur Onésime Lourmel, titulaire de la chaire de psycho-névrose à la faculté de médecine, chef de clinique à l'asile Sainte-Anne, membre de l'Académie des sciences, était, à cinquante ans, l'un des hommes les plus actifs de Paris. Sans négliger en rien ses devoirs de professeur, de thérapeute et d'académicien, il trouvait le temps de collaborer assidûment à la *Revue des sciences psychiques*, d'écrire en fascicules mensuels dans les *Annales de la psycho-névrose*, et de faire tous les six mois un rapide voyage d'études au cours duquel il visitait deux ou trois asiles d'aliénés de la province ou de l'étranger.

Malgré tant de travaux, le docteur Lourmel — solide, joyeux et bon vivant — ne fuyait pas le monde. De la maison très confortable qu'il possédait à Auteuil, il avait fait un milieu éminemment représentatif de la science et de l'esprit français. Représentatif, ce milieu l'était aussi de la grâce, de l'élégance et de la beauté, car le professeur aimait les jolies femmes, fréquentait les théâtres et détenait, comme abonné, une des meilleures loges de l'Opéra.

Le docteur Lourmel, célibataire, laissait la gestion matérielle de son existence à sa sœur Luce, de cinq ans moins âgée que lui.

Mais Melle Luce ne pouvait être rien de plus que la perle des intendantes. Et le professeur Lourmel aurait souffert du mal qu'il appelait lui-même la « solitude sentimentale », s'il n'avait reporté toute sa tendresse sur sa nièce Irène. Orpheline, il l'avait fait élever avec soin, et il la maria, presque au sortir du couvent, avec un jeune homme qu'elle avait connu, pendant les vacances, dans la maison d'Auteuil. Ainsi Melle Irène, au seuil de sa vingtième année, vit enfin se réaliser ses rêves de jeune fille en épousant Raymond de Ciserat, lieutenant de vaisseau, fils de l'illustre gynécologue C.-G. de Ciserat, ami et collègue du professeur Lourmel.

Le « vieux Ciserat », comme on l'appelait à la faculté de médecine, était mort le jour où son fils sortait de l'École navale. Et le docteur Lourmel avait servi de père à Raymond. Aussi disait-il, non sans émotion, le soir du mariage d'Irène : « J'avais deux enfants. Je les aurai toujours, puisque je les ai mariés ensemble. Ils savent que ma maison est la leur quand ils voudront, comme ils voudront, tant qu'ils voudront ».

Raymond et Irène savaient si bien cela qu'ils passèrent dans la maison d'Auteuil les deux semaines qui suivirent leur mariage. Et ce ne fut qu'après ces quinze jours accordés à « l'oncle Onésime », qu'ils partirent pour faire, en un « long voyage de noces », le tour de l'Italie et de la Sicile.

Après ce voyage qui durerait quatre mois, d'avril à juillet inclus, Raymond de Ciserat, mis en congé illimité par son ministre, devait organiser et diriger une mission d'études sous-marines, subventionnée par la puissante Compagnie Subtransatlantique, de création récente. Il était entendu qu'Irène, aussi intrépide qu'elle était belle, participerait, aux côtés de son mari, à cette peu banale mission.

Pendant tout le mois d'avril, l'oncle Onésime reçut chaque jour une lettre où s'entrelaçaient les signatures d'Irène et de Raymond. Elles lui vinrent de Nice, de Sanremo, de Gênes, de Florence, de Milan, de Venise.

Mais le 1<sup>er</sup> mai, il ne reçut aucune lettre.

Aucune encore le 2.

Inquiet et déjà fort en colère — car le célèbre professeur était extrêmement irascible, quels que fussent ses sentiments — le docteur Lourmel télégraphia, à Venise, à la dernière adresse donnée par les jeunes époux.

Le 3 mai s'écoula sans qu'il reçût ni lettre ni réponse à son télégramme.

Melle Luce, qui n'en pouvait mais, passa de terribles moments. La douloureuse inquiétude et l'incoercible colère du professeur étaient, réunies, quelque chose d'effroyable ! Toutefois, en définitive, ce n'eût été que comique, si le silence d'Irène et de Raymond avait eu des causes banales : départ brusque d'un lieu pour un autre, erreurs postales, excursions de plusieurs jours dans une région sans communications modernes, etc., etc.

Melle Luce énumérait patiemment toutes ces raisons ; le docteur Lourmel les reconnaissait plausibles, mais son inquiétude et sa colère n'en étaient point diminuées.

Or, soudainement, le 4 mai, cette colère et cette inquiétude furent changées en une angoisse indicible et en une fureur puissante, tout intérieure, contenue par une froide volonté. Car Lourmel reçut une lettre. Et cette lettre était ainsi conçue :

Hôtel Danieli. Venise

*Mon oncle, je ne puis pas télégraphier, on me croirait fou. Et si je m'exprimais dans un télégramme, à mots couverts, vous ne me comprendriez pas. Car aujourd'hui, je vois qu'il faut parler clairement, et voici :*

*IRÈNE EST ENVOÛTÉE ! On me la torture. Sûrement, on me la tuera. Venez, venez à notre secours ! Je suis au désespoir. Venez !*

*Raymond.*

Lorsque cette lettre lui fut remise et qu'il la lut, le docteur Lourmel était dans son cabinet de l'asile Sainte-Anne, en compagnie de son préparateur de laboratoire, Louis Mattol, son élève le plus distingué, passionné des études si difficiles qui ont pour but de faire, de ce qu'on appelle « les sciences occultes », une science exacte. Blême autant qu'un cadavre, mais les yeux étincelants et la voix rude, le docteur Lourmel dit au préparateur tout étonné :

– Écoutez, Mattol.

Et il relut, en martelant les mots, la stupéfiante lettre du lieutenant de vaisseau Raymond de Ciserat.

Mattol pâlit comme avait pâli son professeur. Il était lié à Raymond et à Irène par une amitié de frère aîné. Si, par convenance, il disait « vous » à la jeune femme, il tutoyait l'officier.

La lettre finie, le professeur, sans ajouter un mot, regarda son préparateur ; il le regardait avec cette expression « scrutatoire et scalpélieuse » devant laquelle, à l'asile, on restait hypnotisé. Louis Mattol comprit l'interrogation de cet insoutenable regard. Et il dit simplement, la voix ferme :

– Maître, je crois à la réalité de ce qu'on appelle l'envoûtement.

– Connaissez-vous des faits ? demanda, très sec, le professeur.

– J'en ai connu trois.

– Incontestables ?

– Inexplicables si on se refuse à les expliquer par l'envoûtement.

Le docteur Lourmel relut une fois de plus la lettre de Raymond, posée sur le bureau.

Puis, toujours sec et, la voix dure, mais tremblant par tout le corps d'un rapide frémissement, il dit :

– Mattol, avez-vous connu le colonel de Rochas ?<sup>1</sup>

– Je ne l'ai pas connu, répondit le préparateur, mais j'ai lu et annoté ses livres.

– Moi, je l'ai connu. Écoutez ! Un jour se passa la chose que voici : tout au fond d'une grande pièce une femme était assise, face au mur. Dans le coin le plus éloigné se trouvait une table et, sur cette table, une photographie de la femme. Debout devant la table, le colonel de Rochas touchait du doigt un point quelconque de l'image photographique. Et, immédiatement, là-bas, la femme ressentait l'attouchement. Le colonel prit une épingle et égratigna deux fois la photographie, à la main droite et au bras gauche. À l'instant même, deux stigmates rouges, des égratignures d'épingle, parurent et saignèrent sur le bras gauche et la main droite de la femme.

« Cela se passait devant le mathématicien Poincaré, devant le gynécologue Ciserat, devant le psychoneurologue Onésime Lourmel. Le colonel appelait cela : "le premier stade de l'envoûtement". »

Le professeur se tut.

Impassible, Louis Mattol murmura :

– L'expérience m'était connue. *La Justice* du 2 août 1892 en a publié le récit. Ensuite, le colonel de Rochas a fait davantage, Maître.

– Je le sais.

Mais, ne pouvant plus se contenir, le professeur Lourmel se leva brusquement et donna sur son bureau un coup de poing formidable, qui fit sauter livres, crayons, porte-plume et encriers. Et il gronda, terrible, tout son grand corps solide agité de colère, tandis que des larmes de douleur jaillissaient de ses yeux :

– Mattol, nous partirons ce soir, nous irons à Venise. J'interrogerai... J'enquêterai... Il faut identifier l'envoûteur, le découvrir, l'empoigner. Et par tous les dieux qu'ont définis les hommes, par le Dieu qu'ils soupçonnent et qu'ils ne savent définir, je jure que, de ces deux mains que voilà, j'étranglerai le bandit !...

Ses mains frémissantes, crispées, s'élevèrent un moment au-dessus de sa tête. Puis il les laissa lourdement retomber sur le bureau, et il dit, la voix sourde :

– Allez, Mattol, passez chez moi. Voyez Luce. Qu'elle prépare mon nécessaire de voyage. Puis vous irez faire votre valise. Et soyez, à dix-huit heures, à la gare du P.L.M. Nous prendrons le Paris - Milan. Je vais d'ici là envoyer un télégramme à Raymond. Vous avez un revolver ?

– Oui, un browning.

– Prenez-le. Et achetez-m'en un. Je n'en ai pas, moi ! Et peut-être qu'avant d'étrangler l'homme je serai obligé de lui loger des balles dans les jambes, pour qu'il ne puisse s'enfuir. Car, si je suis fort, je suis lourd aussi, et je n'ai plus vingt ans, et je ne cours pas vite... Allez, mon ami, allez !

Mattol sortit.

Après un silence, Lourmel gronda :

---

<sup>1</sup> Eugène Albert Rochas d'Aiglun (1837-1914) fut le chercheur en sciences psychiques le plus célèbre de France au début du siècle. Il fut limogé de son poste d'administrateur de l'École Polytechnique à cause de son intérêt pour les sciences occultes. Il organisa ensuite de nombreuses sessions de spiritisme à sa maison de campagne de l'Aguelas, près de Voiron. Parmi ses invités figurait la célèbre Eusapia Palladino (voir Note 40). Suite à ses observations sur l'apparente capacité de celle-ci à projeter son influx nerveux, il écrivit *L'extériorisation de la motricité* (1896), supposant que ladite « motricité » était le mécanisme expliquant la télékinésie. Le fait que La Hire n'ait pas employé ce terme, préférant celui d'« envoûtement », indique soit que ses recherches sur le sujet étaient plutôt superficielles, ou qu'il ne croyait pas que ses lecteurs fussent familiers avec ce concept.

– Mais si j’arrive trop tard pour la sauver... Alors, oh ! alors, il faudra que j’imagine pour le monstre des tortures, des tortures lentes, lentes !

À Venise, non loin de la place Saint-Marc, se carre l’hôtel Danieli. C’est un palais de la bonne époque, avec de très agréables salons.

Le 5 mai, à 18 heures, dans un salon tout petit, ne se trouvaient que deux personnes : Irène et Raymond de Ciserat. Ils étaient à côté d’une table ronde chargée de rafraîchissements ; Irène tout abandonnée dans un rocking-chair, la tête penchée sur l’épaule gauche et les yeux fermés. Raymond assis dans un fauteuil fixe, tourné vers sa femme et la regardant avec une tendresse passionnée. Ils étaient aussi pâles l’un que l’autre. Et le visage d’Irène, les paupières closes, avait une expression de souffrance, celui de Raymond, aux yeux grands ouverts, portait les marques de la fatigue, de l’insomnie et d’une extraordinaire tension nerveuse.

Sur ses genoux, ses deux mains tenaient un journal, qu’elles avaient tordu et qu’elles serraient très fort sans qu’il en eût conscience.

À tout instant, les regards de l’officier de marine allaient constater, sur la vieille pendule du salon, la marche des aiguilles. Il avait reçu, dans la nuit, le télégramme du professeur Lourmel ; et tous les deux, Irène et lui, attendaient l’oncle savant, puissant, ingénieux et actif, en qui seul ils espéraient pour les sauver l’un et l’autre — car Raymond était décidé à se brûler la cervelle, si sa femme succombait à l’épouvantable mal capricieux qui s’acharnait mystérieusement sur elle.

Soudain, Irène ouvrit les yeux, ses beaux yeux bleus naguère si brillants de bonheur, maintenant horrifiés et tout noyés de larmes. Elle regarda son mari et elle eut la force amoureuse de lui sourire. Puis, d’une voix faible, comme peureuse, elle demanda :

– Quelle heure est-il ?

– Six heures un quart, répondit Raymond.

Et laissant tomber le journal, tordu, froissé, déchiré, il eut un geste de caresse pour prendre les mains de sa femme, tout en ajoutant :

– Le train est en gare depuis vingt minutes. L’oncle et Louis ne sauraient tarder...

À l’instant, on entendit, sur le quai des Esclavons, une voix retentissante qui criait :

– Attention, Mattol !...

– Les voici ! fit Raymond en se levant. Je vais les recevoir. Tu montes dans ta chambre ?

– Oui ! Appelle Lili.

Lili était la sœur de lait d’Irène. Devenue Mme de Ciserat, celle-ci avait pris comme femme de chambre la « petite Émilie Dupal » qu’on appelait Lili. Intelligente, dévouée, alerte, la jeune fille servait parfaitement la nouvelle mariée.

Raymond n’eut qu’un geste à faire pour qu’accourut Lili, qui se distrait à un petit travail de broderie dans une pièce d’attente donnant sur le salon. Et, tout de suite, d’un pas plus ferme qu’on ne l’aurait espéré à voir son attitude infiniment lasse, Irène de Ciserat, suivie de Lili, se rendit dans le petit appartement de trois pièces que les nouveaux mariés occupaient au premier étage de l’hôtel.

Deux minutes plus tard, Mr Lourmel faisait irruption dans le salon. Raymond de Ciserat et Louis Mattol l’encadraient.

– Je veux la voir tout de suite ! disait le professeur avec une violence contenue. Elle n’est pas couchée, m’as-tu dit ? Vous êtes sortis ce matin ? Bon ! cela me calme un peu. Mais il faut que je la voie. Conduis-moi ! Mattol, occupez-vous des valises, je vous prie.

Tandis que Louis Mattol s’occupait des bagages et des chambres, d’ailleurs retenues depuis le matin par l’officier, Raymond conduisait l’oncle Lourmel jusque dans l’appartement du premier étage.

Lili s’était retirée. Dans le petit salon où elle attendait, Irène sauta au cou du professeur, l’embrassa et aussitôt se laissant tomber dans un fauteuil, les deux mains sur le visage, elle éclata en sanglots.

– Allons ! allons ! fit le docteur Lourmel, du calme, petite ! Il faut que je sache tout, en détail. Et nous devons causer posément, pour agir ensuite avec efficacité.

Il ôta son chapeau, ses gants, qu’il jetait sur une table ; et, prenant les mains de la jeune femme, il les écarta, scruta le visage baigné de larmes.

– Tu ne dors presque plus, dit-il, tu manges peu et mal ; encore quelques jours de ce régime et tu aurais été complètement détraquée. Il faut réagir. Nous allons lutter, et la lutte est toujours un sport hygiénique. Là, te voilà mieux. Ne pleure plus. Toi, Raymond, prends ce fauteuil. C’est bien. Et vous allez tous les deux répondre à mes questions, clairement, brièvement, sans digression. Nous faisons une sorte d’enquête médico-légale. Il y faut du sang-froid et une sorte de sérénité.

Les regards, les paroles, la voix du professeur semblaient rendre la vie à Irène. Elle redressa le buste, ses joues furent moins pâles, ses yeux moins effarés.

– Mattol est venu avec moi, petite, reprit Lourmel en s’adressant à Irène. Il nous sera utile, par ses connaissances spéciales autant que par son caractère. Et je te jure qu’à nous trois nous te délivrerons, nous te sauverons. Assez de préliminaires. J’interroge. Comment la chose a-t-elle débuté ?

Irène et Raymond échangèrent un regard. La jeune femme puisa dans les yeux ardents de son mari le courage nécessaire. Elle se tourna vers son oncle qui était assis en face et un peu à droite. Et elle dit, la voix émue, le front rosé de pudeur :

– Ce fut, dans la nuit du 28 au 29 avril. Je me réveillai brusquement sous la sensation très nette qu'on me baisait sur la joue gauche. Je crus que c'était Raymond et j'avancai la main. Mais comme j'ouvrais en même temps les yeux, je vis, à la clarté de l'électricité en veilleuse, que Raymond dormait dans son lit. Notre chambre est à deux lits placés l'un tout près de l'autre. Je crus avoir rêvé et, en souriant, je fermai les yeux. Mais aussitôt la sensation du baiser recommença, sur la joue droite, cette fois, et comme si les lèvres se promenaient sur la peau. Je m'assis, étonnée. Et je passai mes deux mains sur mon visage. Alors, les baisers furent sur mes mains, le long de mes bras, et si forts, si étranges que j'eus peur. Je criai : "Raymond ! Raymond !" Aussitôt les baisers cessèrent, mais je reçus à l'épaule gauche un coup si violent qu'il me renversa sur l'oreiller !...

Elle se tut, frémissante. Et aussitôt Raymond continua :

– Son cri m'avait éveillé. Je me penchai vers elle. Et l'expression terrifiée de son visage me fit bondir. J'allumai complètement l'électricité. Croyant qu'Irène avait eu un cauchemar, je la pris dans mes bras pour la calmer, car elle tremblait de tous ses membres. Elle se rassura peu à peu, et, riant et pleurant à la fois, elle me raconta ce que vous venez d'entendre. Naturellement, je crus au cauchemar. Et je découvris son épaule gauche pour souffler comme font les enfants sur le « bobo ». Mais je fus stupéfait : l'épaule était rougie, déjà un peu tuméfiée, exactement comme si elle avait reçu un coup de petit marteau ! D'instinct, j'y portai le doigt. Et Irène jeta un cri : le point contusionné était extrêmement douloureux.

« Mon oncle, l'idée du coup de marteau ne me vint que plus tard, alors que dans mes réflexions m'apparurent la dimension et la forme de la petite contusion. Mais d'abord, la première stupeur passée, je crus ceci, que je dis à Irène : dans son cauchemar, elle avait eu des mouvements violents et elle s'était heurtée contre le bois du lit ou contre le coin de la table de chevet.

« Je gardai Irène dans mes bras et elle ne tarda pas à s'endormir paisiblement. Ce fut tout pour cette nuit-là. »

– Bien ! fit le professeur. Ensuite ?

Très pâle maintenant et faisant effort pour dominer ses nerfs, Irène reprit :

– Je passai avec tranquillité la journée du 29. Raymond et moi l'avons occupée presque tout entière à visiter des églises. Je souffrais un peu de la contusion à l'épaule, mais, croyant moi aussi à un cauchemar, j'en riais. Le soir, à 6 heures, tandis que Raymond restait à fumer une cigarette dans le hall, je vins dans la chambre pour changer de robe. J'étais en déshabillé, face à la psyché, où je me voyais des pieds à la tête, et Lili fouillait dans ma grande malle, lorsque... ah ! mon oncle !...

– Va, mon enfant ! va ! fit le docteur Lourmel en prenant les mains tremblantes qu'Irène avait jetées vers lui comme pour implorer du secours.

– Eh bien, je me sentis saisir à la taille, par derrière, tandis que des lèvres brûlantes mettaient des baisers sur mes épaules, sur ma nuque, rapidement, brutalement. J'étais pétrifiée. Et tout à coup j'éprouvai à l'épaule gauche, tout près du coup de la nuit précédente, la sensation douloureuse d'une morsure. Et, dans la psyché, je vis sur ma chair la morsure, la marque des dents !... Et il n'y avait personne, personne derrière moi !... Lili était loin, à demi enfoncée dans la malle. Non, personne ! Et je sentais les mains à la taille, et je frissonnais encore des baisers, et la morsure me faisait mal, la morsure visible, visible !... Ah ! ah !...

Arrachant ses mains des doigts de son oncle, Irène s'en voila le visage et se rejeta violemment en arrière, toute secouée d'un terrible tremblement nerveux.

Impassible, mais blême et les lèvres serrées, le docteur Lourmel immobilisa d'un geste Raymond, qui se penchait vers sa femme. Puis il tira d'une des poches de son veston une petite boîte dont il sortit une seringue de Pravaz<sup>2</sup> et une aiguille.

La seringue était remplie d'un liquide très légèrement coloré de jaune.

– Irène, dit-il d'une voix irrésistible d'autorité, donne-moi ton bras droit.

Elle obéit et, de la main gauche, elle se cacha les yeux.

Le professeur releva la courte et large manche du corsage de soie ; d'un geste sûr, il enfonça l'aiguille dans la chair blanche du bras potelé. Le piston poussa le liquide. L'aiguille fut retirée, soigneusement essuyée, remise avec la seringue dans la boîte, celle-ci dans la poche, et le docteur Lourmel dit à Raymond :

– Laissons-la. Continue.

L'officier, très nerveux, mais se dominant, parla d'une voix nette et rapide.

– Je fus appelé au salon par Lili affolée qui me dit dans l'escalier :

---

<sup>2</sup> Charles Gabriel Pravaz (1791-1853), la dernière année de sa vie, inventa une seringue métallique qui pouvait être utilisée en conjonction avec l'aiguille creuse inventée neuf ans plus tôt par Francis Rynd. Les modèles précédents de seringues ne pouvaient être utilisés qu'avec des tubes de caoutchouc, et étaient incapables d'injecter des liquides dans les veines sous-cutanées. Cette découverte aurait pu révolutionner la médecine si seulement ses premiers utilisateurs avaient pris en compte l'importance de la stérilisation de l'aiguille. De façon surprenante, le Professeur Lourmel, lui aussi, semble également ignorer cette nécessité.

« – Madame a crié et s'est évanouie ».

« Je trouvai Irène étendue, comme morte, sur le tapis de la chambre. Je la portai sur un lit. Et tout de suite, je remarquai le nouveau stigmat qui était, exactement, celui l'une vilaine morsure. La peau n'était pas entamée, non ! Mais les marques des dents se voyaient, blêmes, au milieu d'une tuméfaction violette.

« J'interrogeai Lili. Elle ne savait rien. Nos soins ranimèrent Irène. Et je pus lui faire raconter l'effrayante chose. Cette fois il ne s'agissait plus de mouvements inconscients, de sensations de cauchemar, de contusion involontaire ! Irène était parfaitement éveillée, calme, souriante et heureuse, lorsqu'elle avait senti des mains presser sa taille, des lèvres baiser ses épaules et sa nuque, des dents la mordre en pleine chair. Et la morsure était là !... Nous n'avons pas pu dîner, ni dormir. Au matin seulement, nous nous sommes assoupis, après avoir dit mille sottises, inquiètes de ma part, terrifiées de la part d'Irène, sur les incompréhensibles choses. Mais enfin, nous avons repris le dessus. Et le lendemain, 30 avril, comme il faisait très beau, nous résolûmes d'accomplir le projet formé l'avant-veille : une excursion au monastère de Saint-Lazare. Commandée, la gondole nous attendait. C'était une promenade, aller et retour, de quelques heures. Nous emportions un bon déjeuner froid. Lili nous accompagnait. Tout se passa bien, sauf que nous étions hantés, Irène et moi, par une obsession tyrannique dont rien ne pouvait nous distraire. Des questions à l'infini, vous comprenez ? et pas une réponse plausible. Enfin, l'air vif des lagunes aidant, Irène eut quelque appétit. Ensuite, le monastère nous intéressa. Et nous revenions vers Venise un peu moins tourmentés, lorsque le gondolier, en longeant les jardins publics, nous montra du doigt une vieille femme assise sur les marches humides, et nous dit :

« – Voilà une fameuse sorcière, la plus fameuse des lagunes. Pour une lire, elle vous racontera le passé, le présent et l'avenir. Mais elle est de Tolède, et, quoiqu'elle soit à Venise depuis vingt ans, elle ne veut parler qu'espagnol... On comprend quand même, on comprend !... »

« Déjà la vieille femme s'était penchée. Elle s'appuya sur la gondole, regarda fixement Irène, prit sa main d'autorité, n'y jeta qu'un coup d'œil. Et, reculant, elle croisa ses dix doigts dans une attitude apitoyée, ses yeux clairs eurent pour Irène une expression de tristesse. Elle mur mura :

« – Ay, pobrecita ! Hechizaa ! hechizaa ! »

« Et jetant des cris aigus, elle s'enfuit. Muet, le gondolier replongea la rame dans l'eau, et je remarquai, quand nous sortîmes de la gondole devant l'hôtel, qu'il regardait Irène avec une sorte de pitié effrayée. Quant à Irène elle-même, elle était calme, indifférente, comme inconsciente, ne pensant seulement pas à me demander ce que signifiait le mot de la sorcière.

« Pour moi, malgré ma connaissance de la langue castillane, j'ignorais le sens du mot « Hechizaa ». Mais j'avais hâte de l'apprendre. Ayant laissé Irène aux soins de Lili qui l'aidait à se déshabiller, j'allai à la bibliothèque de l'hôtel. J'y trouvai un lexique hispano-franco-italien. J'y cherchai le mot « Hechizaa ». Il veut dire "envoûtée".

« Envoûtée ! Ce fut un trait de lumière pour mon esprit ; mais pour mon cœur une commotion atroce !... »

Soupirant, Raymond de Ciserat se tut. Il baissa la tête, se passa une main sur le front. Et, tressaillant tout à coup reprit, les yeux étincelants, la voix dure :

– Le mot n'était pas pour moi une énigme. Louis Mattol m'avait souvent parlé de phénomènes étranges. J'avais lu, sur son instigation, des comptes rendus d'expériences vraiment troublantes. Mais j'étais resté sceptique. À l'instant, je fus convaincu. Hein ! mon oncle ! la morsure, la morsure visible !... Et cette conviction s'imposa à mon esprit, mon cœur, cette conviction qu'il y avait par le monde un homme, un lâche, un monstre, qui aimait ma femme, et qui, à distance, l'embrassait et la torturait !... Et ma femme ressentait matériellement les embrassements et les tortures !... Ah ! cet homme !...

« Je voulus douter. Je me dis : je vais veiller, observer. Je l'ai fait. Et cette nuit, la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai, a été quelque chose d'épouvantable. Irène fût saisie et battue, fustigée, écorchée même !... Vous verrez les plaies au flanc gauche. Je la tenais dans mes bras, et je ne pouvais pas la garantir !... Je la serrais contre ma poitrine, et je ne pouvais pas la défendre !... Horrible ! horrible !... Au matin, je vous ai écrit. Nous n'espérons plus qu'en vous !... Irène, regarde-moi !... »

Et, se jetant à genoux devant sa femme, Raymond lui saisit les mains. En un même transport d'amour et de douleur, elle se pencha vers lui, il s'élança vers elle, et ils s'étreignirent, sanglotants.

Le professeur Onésime Lourmel s'était levé. De toute sa haute et puissante taille, il dominait les époux enlacés, blottis dans le vaste fauteuil. Et il les regardait avec une expression indéfinissable de tendresse et de douleur. Mais ses yeux redevinrent vifs, perçants, presque froids, et il dit, grave :

– Irène, Raymond, ayez confiance. Mattol et moi, nous serons les plus forts. Réponds-moi, Raymond. Depuis cette nuit du 30 avril ?

– Rien ! fit sourdement l'officier. Mais à chaque minute qui passe nous tremblons pour la minute à venir.

– Je veux voir les stigmates. Va te mettre dans ton lit, Irène.

Les époux se levèrent et, toujours enlacés, passèrent dans la chambre voisine.

Quand ils eurent disparu, le docteur Lourmel entra dans la pièce précédant le salon. Il y trouva Lili.

– Ma fille, dit-il, allez avertir Mr Mattol que je veux le voir. Vous attendrez, avec lui, dans le salon. Je serai dans la chambre. Vous m’y rejoindrez tous les deux quand j’appellerai. Et, derrière vous, vous fermerez à clef toutes les portes.

– Oui, Monsieur, dit la servante.

Et elle sortit.

Quand le professeur eut examiné physiquement Irène en présence de Raymond, la jeune femme, un peu calmée, revêtit une robe d’intérieur, et le docteur Lourmel appela Louis Mattol.

Suivi par Lili, l’interne entra dans la chambre. Il baisa la main de Mme de Ciserat, et, sur l’invitation du professeur, tout le monde s’assit.

Succinctement, mais sans rien omettre, avec une clarté de démonstration mathématique, Onésime Lourmel fit connaître à Louis Mattol les faits rapportés par Irène et Raymond, et les observations que lui, Lourmel, venait de recueillir. Il conclut :

– Les ecchymoses sont incontestables, ainsi que les écorchures superficielles que j’ai constatées. Les premières ont toute l’apparence d’avoir été produites par le heurt assez violent d’un petit marteau, les secondes sont exactement comme si on avait déchiré la peau avec une fourchette à trois dents très pointues. Nous nous trouvons donc devant des phénomènes matériels qui ne peuvent être mis en doute. Quelles sont leurs causes ? Frappé par la manière dont se produisent les phénomènes et aussi par le mot de la sorcière des jardins publics, Raymond croit à l’envoûtement, malgré le profond scepticisme qu’il professait jusqu’à présent l’égard de cet ordre de mystère. Irène ne sait que penser : elle vit dans une angoisse continue. Mais nous, qui devons connaître les causes pour supprimer les effets, nous envisagerons deux hypothèses, les voyez-vous ?...

– Oui, Maître, répondit gravement le préparateur. Les deux hypothèses sont : un cas compliqué de somnambulisme, d’hallucination et de suggestion, ou bien un cas très net d’envoûtement.

– Parfait !

– Maître, reprit Louis Mattol avec ardeur, je ne crois pas au premier cas. Il impliquerait chez Irène et Raymond des troubles et des tares qu’ils n’ont évidemment ni l’un ni l’autre. Vous les connaissez trop tous les deux, et moi je connais trop intimement Raymond pour avoir le moindre doute à ce sujet. Je ne les vois pas du tout en état suffisant de somnambulisme et d’hallucination pour que Raymond puisse, inconsciemment, produire sur Irène les phénomènes physiques qu’elle ressent et que vous avez constatés, et cela, sans qu’Irène voie matériellement Raymond agir de cette manière extravagante et brutale. De plus, notez que Lili était dans la chambre pendant la deuxième phase des phénomènes, tandis que Raymond était en bas, dans un des salons de l’hôtel. Le problème se compliquerait du fait que Lili elle-même serait entraînée dans le vertige somnambulique et hallucinatoire. Tout nous démontre que cela n’est pas.

« Quant à la suggestion, l’autosuggestion, dont Irène serait sa propre victime, elle pourrait aller jusqu’à faire ressentir des sensations de toute nature, mais non jusqu’à causer des ecchymoses et des plaies. Au dire des thaumaturges, ces cas sont possibles et ont existé. Mais l’expérience scientifique nous démontre que ce ne peut être qu’en des sujets hautement prédisposés, à tares cérébrales anciennes, profondes, dominantes. Et ce n’est pas le cas d’Irène, dont l’esprit, d’ailleurs formé par vous, est calme, logique, raisonnable, dégagé de tout idéalisme excessif. Et pour Raymond, vous savez aussi bien que moi de quel solide cerveau il est doué. Donc... »

– Il n’y a de probable que l’envoûtement ? fit le professeur.

– C’est mon avis, Maître !

Il y eut un silence. Irène avait abandonné ses mains aux mains de Raymond, et ses grands yeux bleus pleins de douleur et d’effroi imploraient un secours que l’amour seul, hélas ! ne pouvait pas donner. Et Raymond, tout en serrant et caressant les mains de sa femme, regardait avec une ardeur suppliante, tantôt l’oncle, tantôt l’ami.

– Mattol ! dit le professeur, vous avez plus que moi étudié ces questions. J’admets l’envoûtement, sous réserve toutefois que cette admission ne sera définitive que quand j’aurai assisté personnellement à la production des phénomènes. Donc, c’est entendu. Mais quel est le remède ?

– Il n’y en a qu’un ! répondit Mattol sans hésiter. Irène et Raymond, haletants, étaient suspendus aux lèvres de leur ami. Le docteur Lourmel regardait fixement son élève.

– Lequel ? fit-il.

– D’abord, identifier l’envoûteur.

– Bien ! Et ensuite ?

– Ensuite, avoir de lui une image matérielle, photographie, peinture ou figurine, chargée de la sensibilité du sujet, c’est-à-dire ayant été en contact avec sa chair pendant quelques minutes : au moyen de cette image, nous envoûterons l’envoûteur... Ou bien, il faut arriver à l’envoûteur lui-même, et le tuer.

– Pas d’autre thérapeutique ? fit Lourmel simplement.

– Il n’y en a pas d’autre, non ! trancha Mattol.

– Alors, reprit le professeur en se tournant vers Irène, c’est toi, mon enfant, qui dois guider nos premiers pas. Tu as entendu Louis. Il sait, autant qu’on peut savoir dans un ordre de choses que la science exacte n’a pas pu encore pénétrer. Ce qu’il affirme est la vérité, autant que peut être vérité une affirmation qui n’est basée que sur des expériences trop peu nombreuses encore pour qu’un système sûr ait été établi. Et c’en est fini devant toi

des spéculations plus ou moins techniques. Nous avons parlé. Nous allons agir. Et c'est le premier pas dans l'action que nous ferons tous, en essayant d'identifier l'envoûteur, l'inconnu, l'X dont tu es la victime. Voyons, Irène, appelle à toi toute ta raison habituelle, tout ton calme, toute ta fine intelligence. Te sens-tu capable de réfléchir, de te souvenir, d'étudier froidement avec nous la question ?...

Cette voix chaude, sonore, apportait une sorte de force suggestionnante ; il émanait d'elle de l'énergie, de la volonté. Irène en reçut la bienfaisante influence.

Déjà, elle avait retiré ses mains des mains de Raymond, comme pour se retrouver tout entière et seule en elle-même. Elle ferma les yeux. Son beau visage pâle reprit quelque couleur. Et, quand elle ouvrit les paupières, ses yeux étaient d'un bleu plus foncé, d'un éclat plus vif, presque dur, sous l'humidité des larmes prêtes à jaillir.

Et, d'une voix très calme, où se percevait une volonté, la jeune femme prononça :

– Mon oncle, je suis prête.

Le professeur Lourmel caressa de la main droite sa barbe blanche courte et drue, tapa sur sa cuisse de la main gauche, et dit, visiblement satisfait :

– C'est bien ! Mais parle sans retenue ! Soupçonnes-tu quelqu'un ? Quelqu'un qui pourrait avoir à te poursuivre — pardonne-moi, petite ! Excuse-moi, Raymond ! mais nous avons si peu de mots au service de nos pensées ! — de ses désirs, de son amour, de son dépit, de sa jalousie, de sa haine ?...

Irène ferma les yeux. Son visage n'exprimait aucun trouble, mais seulement la contention d'un esprit qui cherche avidement. Et plusieurs minutes s'écoulèrent sans que personne ne fît un geste, sans qu'un mot ne fût prononcé. L'on n'entendait aucun souffle. Lourmel, Raymond, Mattol et Lili, tous les quatre, du même regard anxieux, scrutaient le visage d'Irène.

Et brusquement ce visage rougit avec violence ; tout le corps de la jeune femme tressaillit.

– Ah ! s'écria-t-elle en portant la main droite à son front.

Elle ouvrit les yeux, qu'elle tourna, passionnés, vers Raymond. Et elle dit :

– Ah ! oui, c'est cela ! ce doit être cela ! Vous allez en juger !... Je me rappelle ! Oh ! des choses que j'avais si complètement oubliées ! Je me les rappelle maintenant, très nettes, avec tous les détails, comme si c'était hier ! Et les traits de l'homme !... Oui ! oui ! ce ne peut être que cela ! Ce ne peut être que lui !...

Elle se tut, après un grand soupir. Et ses yeux ne se détachaient pas de Raymond. Très doux, celui-ci prit la main de sa femme, la caressa et dit d'une voix tendre :

– Parle ! Irène, parle !

– Et sois calme, petite, très calme ! ajouta le professeur lentement. Et dominant en effet son émotion, Irène parla :

– C'était l'hiver dernier, pendant cette grande soirée que vous avez donnée, mon oncle, en l'honneur du professeur américain Jameson, alors de passage à Paris. Tu étais à la mer, Raymond. Je venais de danser avec vous, Louis. Et, pour me reposer un peu, je m'étais retirée dans le petit salon-bibliothèque. Je m'y trouvais seule, depuis quelques minutes, lorsqu'un homme entra, que je ne connaissais pas, que je n'avais même jamais vu. Je le crus qu'il cherchait, lui aussi, la solitude, et qu'en m'apercevant il s'en irait. Mais non ! Il vint droit à moi. Je le revis maintenant avec précision ! en smoking, grand, très maigre, moustache et cheveux roux, une sorte de rictus sardonique aux lèvres et des yeux indéfinissables, verts et jaunes, sombres et pourtant étincelants, profondément enfoncés sous l'orbite, avec de longs sourcils roux. Élégant d'ailleurs, d'allure aisée, féline, puissante. J'eus l'impression, certainement inconsciente alors, de tout cela. Mais depuis quelques instants, tout cela revit dans mon esprit et devant mes yeux avec une intensité qui m'effraye !...

Irène frissonna et ses yeux se fermèrent. Mais elle les rouvrit aussitôt, et ils exprimaient une volonté farouche.

– L'homme s'avança donc, reprit-elle, s'inclina devant moi et me dit, sans préambule :

– Mademoiselle, je possède trois cent mille francs de rente, je suis de grande famille polonaise et j'ai trente-cinq ans. Je vous ai vue ce soir pour la première fois. Il y a une heure que je vous regarde. Et je vous aime. M'autorisez-vous à demander votre main à Mr le professeur Lourmel ?...

Irène eut un rire nerveux et continua :

– J'étais stupéfaite. Mais ce fut bref. Brusquement, venant du plus profond de mon âme, l'horreur de cet individu me souleva :

« – Mais vous êtes fou, Monsieur ! m'écriai-je. Et vous me dégoûtez !... ». Je me levai en répétant : « – Vous me dégoûtez !... vous me dégoûtez !... allez-vous-en, tout de suite ! » Alors, je m'en souviens à présent, l'homme eut un étrange sourire qui accentua son rictus, et, sans mot dire, leva sur moi la main droite. Je retombai dans le fauteuil et une bizarre somnolence s'empara de moi. Cependant, je dus garder les yeux ouverts, car je vis, mais comme dans un rêve, et je sentis sans pouvoir m'en défendre, comme dans un cauchemar, ces choses : l'homme alla droit à une console, sur laquelle se trouvait un gros album de photographies de famille. Il l'ouvrit, chercha, et en retira trois cartons. Puis, venant à moi, il dénoua le ruban qui faisait deux fois le tour de mes cheveux et s'en servit pour attacher ensemble les trois photographies...

– Ah ! je comprends ! s'exclama le professeur Lourmel.

– Et je devine ! murmura Mattol.

– Quoi ! que comprenez-vous ? que devinez-vous ? fit Irène étonnée, comme si on la réveillait d'un rêve. Mais Raymond, qui écoutait avec une anxieuse avidité, se pencha vers elle et, ardemment :

– Continue, Irène, suppliait-il. Tu disais : « – ... et s'en servit pour attacher ensemble les trois photographies... »

– Ah ! oui !

Et après avoir un instant cillé, l'air absorbé profondément, elle reprit très vite :

– ... ensemble les trois photographies, et il me les glissa le long de ma nuque, entre mes épaules, contre ma peau, dans l'échancrure de ma robe de soirée. Puis, d'autorité, il me prit les deux mains, me regarda bien en face et fit que mes yeux se fermèrent, quoique — je m'en souviens parfaitement — je voulusse les tenir ouverts. Peu de temps après, je sentis qu'il retirait les photographies et je perçus qu'il s'en allait. Et je dus m'endormir tout à fait, car, si je ne me trompe, je fus réveillée, je ne sais combien de temps plus tard, par vous-même, mon oncle.

– C'est exact ! dit Mr Lourmel gravement. Je me rappelle aussi très bien. Tout le monde était parti et je ne t'avais pas vue depuis une heure. Je te croyais dans ta chambre. Mais, Lili m'ayant détrompé je t'ai cherchée. Et je t'ai trouvée profondément endormie dans le grand fauteuil du petit salon-bibliothèque. Je t'ai réveillée. Tu t'es mise à rire. Tu m'as embrassé fort joyeusement. Et tu es allée te coucher sans parler de l'homme roux.

– Je ne me souvenais de rien, affirma Irène avec une évidente sincérité ; mais tout à l'heure, sous l'influence sans doute de vos paroles, de vos regards, de la présence ardente et muette de Raymond, un voile tout à coup a paru se déchirer dans mon esprit et j'ai revu toute cette scène...

– C'est normal ! fit Louis Mattol.

– Et les photographies ? demanda le professeur.

– Ont-elles réellement disparu ? s'écria Irène.

– Tu n'as donc plus ouvert l'album depuis lors ?

– Non, je ne crois pas. Car j'aurais certainement remarqué l'absence de trois photographies et je vous en aurais parlé.

– D'autant plus, dit Louis Mattol, que ces photographies sont les vôtres certainement, Irène. Et c'est grâce à elles, que l'homme roux peut vous envoûter.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la jeune femme, reprise d'un tremblement et se cachant le visage dans les mains.

Raymond s'assit sur un des bras du fauteuil dans lequel elle se trouvait, l'enlaça et se mit, des lèvres, à lui caresser le front.

– Moi, dit le professeur Lourmel, j'ai constaté, quelques jours plus tard, l'absence des photographies. J'ai cru qu'Irène te les avait envoyées, Raymond. Je me rappelle bien que je remarquai (car l'album m'est extrêmement familier) que les photographies manquantes étaient d'Irène en costume de tennis, puis en robe de soirée, de face, puis en la même robe de soirée, de dos, et le visage à profil perdu... C'était à l'époque de la correction des épreuves de mon mémoire à l'Académie sur un *Nouvel examen du système nerveux*. J'étais excessivement préoccupé par cette correction. J'oubliai tout de suite les photographies, dont je crois bien ne t'avoir jamais parlé.

– Jamais ! souffla la jeune femme.

– Et tu n'as plus revu l'homme ?

– Je ne l'ai plus revu.

– L'aviez-vous remarqué, Mattol, dans la foule, qui grouillait à travers les salons, la salle à manger et la bibliothèque, ce soir-là ?

– Non, Maître, répondit Mattol, je ne l'ai pas remarqué.

– C'est pourtant lui qu'il faut retrouver ! s'écria Raymond.

Il y eut un instant de silence. Chacun réfléchissait.

Irène avait levé la tête, et, serrant très fort les mains de son mari, elle regardait alternativement son oncle et Mattol avec une expression d'anxiété. Les yeux de Raymond fulguraient et son visage révélait la colère et la haine qui bouillonnaient dans son cœur : c'est qu'il voyait l'image abhorrée de l'homme roux, de l'énigmatique inconnu qui, nul doute ne semblait possible, était l'impudent et lâche et cruel tortionnaire d'Irène.

– Et dans quel but ? jeta tout à coup Raymond d'une voix rauque. Est-ce pour se venger seulement ? Ou bien a-t-il des projets... Ah ! il faut savoir qui il est et aller à lui, et le saisir, et le tuer !

– Oui ! il faut savoir qui il est ! répéta le professeur avec un calme énergique et sombre. Prévoyant une affluence énorme de visiteurs, j'avais mis Richard dans le vestibule en le chargeant de prendre le nom et l'adresse de chaque entrant. Je voulais faire hommage de la liste au professeur Jameson. Une longue table barrait le vestibule, ne laissant qu'un étroit passage. Richard était assis devant la table, devant le registre aux inscriptions, la plume, l'encrier. Et à gauche, se tenaient les trois valets de louage chargés du vestiaire. Cela dut fonctionner très bien.

– Très bien ! fit Louis Mattol. J'ai eu l'occasion, en passant, de le constater.

– Alors ! s'écria Raymond, le nom du misérable se trouve sur le registre.

– Je l'espère. Mais le registre a été envoyé au professeur Jameson, à New York.



– Nous irons à New York ! firent ensemble Irène et Raymond.

– Oui, c'est entendu ! approuva le professeur. Mais deux jours pour gagner le Havre, six jours environ du Havre à New York, cela fait huit. Puis le temps de revenir, de trouver l'individu... d'ici là...

Il se tut. L'on comprit. Tous les visages blémirent. Lili, extrêmement énervée, ne put retenir un sanglot. Et Mattol laissa tomber :

– D'ailleurs, l'inconnu peut avoir donné un faux nom... Il y eut un long silence rempli d'angoisse. Puis, se tournant vers Mattol, le professeur reprit, avec une impatience dans la voix, le regard, le geste :

– Voyons, mon cher ami ! Vous connaissez à fond ces questions. N'y a-t-il aucun moyen d'empêcher l'envoûtement, d'en atténuer les effets ? N'y a-t-il aucune force, aucun obstacle, aucune barrière à interposer entre l'opérateur et la victime ?

Soucieux, Mattol répondit lentement, tandis que les yeux d'Irène et de Raymond le suppliaient :

– Les expériences dans ce sens sont encore à l'état de tentatives timides et tâtonnantes. Pourtant, il me semble que le changement de milieu physique, si ce changement est ignoré de l'envoûteur, le désoriente et le rend à peu près impuissant.

– Qu'entendez-vous par milieu physique ? demanda Raymond.

– L'élément dominant, en volume et en densité, autour de l'envoûteur et de sa victime. Tout cela n'est encore qu'à l'état de théories, à peine basées sur un empirisme hésitant. Mais enfin... Dans le cas actuel, l'élément dominant autour de l'homme roux est l'air, et aussi autour de la victime. Nous ne pouvons rien sur le premier, mais nous pouvons changer la seconde de milieu physique. N'est-ce pas au Havre qu'est la station des sous-marins de la compagnie subtransatlantique ?

– Ah ! Louis ! s'écria Raymond en s'élançant vers son ami. Je comprends ! nous irons à New York en sous-marin !

– Est-ce possible, dans l'état actuel de l'organisation de la compagnie ? demanda le professeur.

– Oui ! oui ! dit l'officier de marine. Deux sous-marins d'exploration sont prêts à prendre la mer, le *Lampas* et le *Synancée*. C'est le *Lampas* qui m'est attribué pour ma mission.

– Nous l'obtiendrons pour le voyage, dit le professeur.

– Et en naviguant à d'aussi grandes profondeurs qu'il sera possible, reprit Mattol, nous mettrons entre l'homme roux et Irène une couche d'eau d'une densité et d'un volume tels que ses maléfices ne pourront la franchir, les éléments de la nature étant contraires l'un à l'autre pour la transmission des effluves de la volonté...

– Or, le phénomène de l'envoûtement n'est autre chose que la transmission de la volonté à une formidable puissance, murmura le professeur.

– Quand partons-nous pour le Havre ? demanda Irène.

– Demain. Tenons-nous prêts et nous prendrons le train pour Milan et Paris à quatorze heures.

– Quand serons-nous au Havre ? demanda Irène, frémissante.

– Environ trente heures plus tard, donc après-demain, 7 mai, dans la soirée.

– Et en mer ?

– Deux heures après notre arrivée au Havre, dit Raymond de Ciserat.

Pendant tout cet entretien, le crépuscule avait envahi la chambre. Mais on n'avait pas pensé à allumer l'électricité. Comme Raymond prononçait le mot « Havre », l'on entendit le retentissement sonore et cadencé du gong annonçant que le dîner allait être servi.

– Descendras-tu, ma chérie ? demanda Raymond à sa femme. Irène eut un sourire, et, vaillante :

– Oui, je descendrai ! À vous tous, maintenant, il me semble que vous me faites un rempart. Tu souffrais plus encore que moi, mon chéri ! et nous étions bien désemparés tous les deux !

Et la jeune femme se pressa câlinement contre son mari, qui lui dit en souriant :

– C'est que nous ne pensons pas au sous-marin, aux milieux physiques, aux éléments contraires, aux effluves de la volonté...

Mais ces sourires ne devaient pas durer longtemps.

Toutes les lumières allumées, les trois hommes étaient passés dans le salon, laissant dans la chambre Irène s'habiller, avec l'aide de Lili, pour le dîner.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées qu'un cri aigu retentit, suivi d'appels affolés. Sans hésiter une seconde, les trois hommes se précipitèrent.

En jupon et en camisole, Irène était renversée dans un fauteuil, devant Lili médusée. Et la malheureuse jeune femme, le visage convulsé d'horreur, faisait les gestes d'écarter frénétiquement de sa gorge, de ses lèvres, de ses joues, les mains et les lèvres de quelqu'un qu'on ne voyait pas, mais dont les attouchements appuyés, brutaux, laissaient des rougeurs et de légères éraflures sur la peau fine, récemment poudrifiée...

Pendant quelques minutes, dans les bras impuissants de Raymond, devant l'épouvante de Lili, sous les yeux observateurs de Lourmel et de Mattol, Irène fut en proie aux sévices et aux caresses plus odieuses encore du mystérieux envoûteur.

Et, brusquement, elle ne ressentit plus rien.

Elle regarda Raymond et souffla, épuisée :

– C'est fini !

Mais sa gorge et ses épaules gardaient des stigmates qui, tout superficiels qu'ils fussent cette fois, interdisaient le port d'une robe décolletée. Mme de Ciserat mit donc une robe montante, car, reprise de courage, elle résolut de descendre, pour dîner, dans la salle à manger de l'hôtel, où une table fleurie avait été disposée, à demi cachée par un paravent, dans le coin le plus retiré.

Lorsqu'elle parut avec Raymond, son oncle et Louis Mattol étaient déjà là. Ils s'assirent ensemble.

– Je viens de consulter l'indicateur, dit tout de suite Mr Lourmel. Nous avons un train pour Milan et Paris à 23 h 15. Il ne faut pas s'attarder davantage. J'ai téléphoné à la gare. Je me suis fait réserver trois compartiments à couchettes. Nous serons demain à Paris. Et après-demain matin, nous entrerons au Havre, dans le sous-marin de Raymond. Nous verrons Mr Jameson, à New York. J'ai fait un effort de mémoire. Et je suis sûr de l'avoir vu causer, pendant quelques minutes, seul à seul, avec un monsieur, grand, maigre, roux...

– Oh ! mon oncle ! fit Irène, vraiment, vous vous souvenez de cela ?

– Oui.

Et l'on ne parla pas davantage. Qu'aurait-on dit ? Cette jeune femme et ces trois hommes étaient si profondément et si intensément unis qu'ils pensaient les mêmes choses à la même seconde, et qu'ils le savaient. Toutes paroles étaient donc inutiles.

À 23 h 15, Mr Lourmel et Mattol, Raymond et Irène, avec Lili, montaient dans les compartiments réservés du wagon qui, à Milan, devait être accroché au rapide pour Paris. Le voyage eut lieu sans le moindre incident.

À Paris, la limousine de Mr Lourmel était à la gare P.L.M. L'on passa avenue du Bois, l'on embrassa et l'on rassura comme l'on put la tante Luce, qui se mourait d'angoisse.

L'on chargea sur l'automobile deux grandes malles supplémentaires remplies de linge et de vêtements. Et l'on alla prendre le train pour le Havre, où l'on arriva au petit jour.

Deux automobiles de la compagnie subtransatlantique, dont le directeur havrais avait été averti par télégramme, attendaient les voyageurs. L'on s'en fut droit au Grand Quai.

Là se trouvait l'immeuble occupé par les bureaux de la compagnie et les appartements d'une partie du haut personnel. En face, dans l'ancien avant-port, avaient été aménagés des docks flottants abritant les deux sous-marins *Lampas* et *Synancée*.

À la suite de Raymond et du directeur, Irène descendit de l'auto qui l'avait prise à la gare, et comme elle traversait le trottoir pour entrer dans la somptueuse maison, elle fut croisée par un homme qui, très adroitement, lui glissa un papier dans la main et prononça, très bas, très vite, mais distinctement :

– Pour vous seule, sur votre vie !

L'homme disparut au coin de l'immeuble, probablement dans une rue perpendiculaire au quai.

Un petit appartement — chambre, salon, salle de bains — fut mis à la disposition d'Irène et de Lili pour les trois ou quatre heures qui s'écouleraient avant l'embarquement. Mr Lourmel, Raymond de Ciserat et Louis Mattol avaient à causer d'importance avec le directeur de la compagnie.

Aussitôt qu'elle put être seule dans la chambre, tandis que Lili lui préparait un bain, Irène, très émue, déchira l'enveloppe.

Pendant tout le voyage, elle n'avait souffert d'aucune sensation. Et comme elle était d'esprit optimiste, de caractère riant, le cœur exultant d'amour ; comme Raymond ne demandait qu'à la voir heureuse et à être heureux par elle et pour elle — tous les deux s'étaient peu à peu laissé envahir par l'espoir, par l'illusion que le cauchemar était fini, fini...

Et voilà que cette lettre... cette lettre écrite à l'encre rouge sur papier jaune soufre, d'une écriture anguleuse et violente...

Et Irène dut la lire deux fois, avant de la bien comprendre, cette lettre !

*Irène, vous connaissez maintenant une partie de ma puissance. Et voici : je veux que vous preniez en vous-même, dans le secret de votre vie intérieure, la résolution loyale, définitive et absolue d'être à moi, toute à moi, sans partage, pour toujours, loin de Paris, hors de la France...*

*Je pourrais, par le seul effet de ma volonté, vous amener à moi, sans lutte possible de votre part. Mais non !... Je vous veux vaincue, consentante et soumise. Je veux que le "oui" fleurisse sur vos lèvres à la suite d'une décision prise par votre esprit. Je veux que votre esclavage procède d'un choix fait par vous-même.*

*Et ce choix, en voici les deux termes :*

*Ou bien vous prendrez la résolution que je demande — et j'en serai averti par le seul fait que cette résolution sera définitivement dans votre pensée ;*

*Ou bien je tuerai à distance, et non sans d'effroyables tortures, d'abord voire tante Luce, ensuite votre oncle le professeur, puis votre ami Mattol, puis votre mari Raymond.*

*Et alors je disposerai de vous-même, malgré vous. Et vous vivrez avec le remords et la honte d'avoir inutilement sacrifié les quatre personnes que vous aimez.*

*Pour prendre la résolution voulue, je vous donne jusqu'au 10 juin. À son défaut, le 11 juin, à midi, votre tante Luce mourra, après douze heures de tortures.*

*J'ajoute que, une fois la résolution prise par vous, je vous ferai tenir les instructions propres à la rendre effective.*

*Une femme qui sera bientôt auprès de moi, qui me hait, qui vous aimera, que vous plaindrez et que vous remplacerez, une femme, un jour, m'a maudit en me jetant à la face un nom formidable. Ce nom m'a plu. Je n'en veux pas d'autre et je signe...*

*LUCIFER*